

## 8 mai 2013 – Portrait de Marie Reynoard

En mon nom et au nom de la commune du Touvet, je souhaite ajouter quelques mots et associer à cette commémoration cette année encore le nom d'une résistante. Après Germaine Tillion, Geneviève Anthonioz de Gaulle, Lucie Aubrac, Marie-Jo Chombart de Lauwe, et Bertie Albercht, je souhaite cette année clore cette fresque historique de grandes héroïnes féminines de la résistance au terme de 6 ans par l'évocation d'une figure locale, d'une résistante iséroise : Marie Reynoard née à Bastia le 28 octobre 1897 et décédée à Ravensbrück (Allemagne) en janvier 1945, est une héroïne de la résistance grenobloise. Et je vais emprunter une partie des mots d'**Andrée LANCHA**, professeur honoraire de Lettres, pour rappeler ce parcours admirable :

Au mois de janvier 1945 à Ravensbrück, on ne connaît pas la date exacte, s'éteignait Marie Reynoard après une horrible agonie. Là s'arrêtait le parcours, à deux pas de la liberté, de cette résistante exemplaire.

Née à Bastia en 1897, elle entreprit avec passion des études de lettres ; elle entre à l'École normale supérieure de Sèvres et en ressort agrégée de lettres en 1921. Elle occupe plusieurs postes : Cahors, Aix puis Marseille. De santé fragile, elle fait plusieurs séjours en sanatorium. En 1936, elle arrive au lycée Stendhal, alors le « Lycée des jeunes filles » de Grenoble. De nombreuses Grenobloises se souviennent de Mademoiselle Reynoard, de « son lourd chignon noir impressionnant » ; de sa voix captivante, de son indulgence, de l'audace de son enseignement aussi. N'osait-elle pas parler à ses élèves de terminale d'auteurs contemporains, Giono, Ramuz. Son amie, la Surveillante Générale du Lycée, Madame Caty, disait : « Son enseignement était en avance pour l'époque ». Cette liberté d'esprit, cette ouverture au monde, perceptibles dans ses cours, ne pouvaient la laisser indifférente aux événements qui bouleversaient l'Europe. Marie Reynoard les manifesta d'abord en s'intéressant au « Club Chopin » qui réunissait des réfugiés polonais.

1939, c'est la guerre, puis la capitulation. Madame Caty racontait avoir entendu avec elle l'Appel du Général de Gaulle, elle aurait dit alors, « Je ne connais pas cet homme mais il continue la lutte... ». En effet, cet être fragile n'aimait rien tant que la liberté. Comment aurait-elle pu rester frileusement réduite à des tâches rituelles, elle qui n'avait jamais apporté le moindre intérêt au confort ni au conformisme quotidiens ? Le hasard voulut qu'elle rencontrât Henri Frénay, dirigeant du Mouvement de Libération Nationale. L'histoire de la résistante Marie Reynoard commence alors : fusion des mouvements Vérité et Liberté et formation du Mouvement Combat dans son appartement de la rue Fourier, Combat devient aussi le nom du journal clandestin du réseau. Elle prend alors la direction départementale du mouvement Combat. Marie Reynoard commence par distribuer des tracts provenant de Lyon. Ils sont acheminés par le train, grâce à des voyageurs complices qui les déposent dans un café situé près de la gare, tenu par Louise Collomb. Cette dernière, courageuse résistante, cache également des aviateurs alliés abattus dans la région.

Marie Reynoard recrute des patriotes, va faire de la propagande gaulliste à la sortie des usines et apprend les règles du sabotage. Suite à une trahison, elle est arrêtée le 4 octobre 1942, et emprisonnée à Lyon pour "menées gaullistes". Transférée à Lyon, jugée par le Tribunal Militaire, Marie Reynoard fut relâchée pour raisons de santé mais radiée de son poste de professeur en décembre. Elle n'abandonne pas la lutte pour autant mais ne reparait pas à Grenoble sinon une nuit pour venir voir au Lycée son amie Madame Caty, début 43. Ses cheveux sont devenus gris... A Toulouse, à Lyon, sans ressources, inlassablement, elle

poursuit son combat, jusqu'à ce qu'elle tombe dans un piège tendu à Lyon, en juin 43. par un collaborateur de Klaus Barbie à la gestapo. Elle a encore changé d'identité, elle s'appelle maintenant Claire Grasset : c'est sous ce nom qu'elle partira pour Ravensbrück en février 44, après avoir connu les prisons de Montluc et de Compiègne.

Cette femme que la police de Vichy jugeait « peu dangereuse parce que tuberculeuse », ce sont les termes du rapport, aura encore la force de résister près d'un an dans l'enfer du camp. Un an à forcer l'admiration de ses camarades de déportation qui exaltèrent son courage, qui gardèrent en mémoire, comme ses élèves, sa voix prenante leur contant Tristan et Yseut, et qui racontèrent sa mort atroce après la morsure d'un chien.

L'héroïsme de Marie Reynoard n'avait d'égal que sa modestie, et l'on peut se demander si la Légion d'Honneur qui lui fut attribuée à titre posthume, le rappel de son action par ses amis, par tous ceux qui se sont attachés à garder sa mémoire ne l'auraient pas gênée. Evoquant cela, une de ses amies disait : « il me semble la voir sourire ».

Pour un enseignant n'est-il pas de plus bel hommage que celui que lui rendait une de ses collègues : « sa vie même fut un exemple ».